

PAPINEAU

A SON FILS, M. AMÉDÉE PAPINEAU

Seul de ces temps féconds en dévouement épique : Seul de tous ces grands cours à la trempe olympique Qui défendaient jadis notre droit menacé ; Sur notre âge imprimant sa gigantesque empreinte. Il restait là, debout dans sa majesté sainte, Comme un monument du passé !

Les ans n'avaient point pu courber son front superbe ; Et comme un moissonneur appuyé sur sa gerbe, Regarde, fatigué, l'ombre du soir venir. Calme, il se reposait, laissant vaincu stoïque, Son œil, encor baigné de leur héroïque, Plonger serein dans l'avenir.

Aux bruits de notre époque il fermait sa grande âme ; Et, sourd aux vains projets dont notre orgueil s'enflamme, Avec ses souvenirs de gloire et de douleurs, Il vivait seul, laissant ses mains octogénaires, Qui des forums jadis remuaient les tonnerres, Vieillir en cultivant des fleurs !

Sa voix, sa grande voix aux sublimes colères, Sa voix qui déchaînait sur les flots populaires, Tant de sarcasme amer et d'éclats triomphants, Sa voix qui, des tyrans déconcerant l'audace, Quarante ans proclama les droits de notre race, Enseignait les petits enfants !

Lui, le puissant tribun que la foule en démenée Saluait tous les jours d'une clameur immense, Relégué désormais dans un monde idéal, Drapé dans sa fierté qu'on croyait abattue, Il dormait dans l'oubli, gigantesque statue Arrachée à son piédestal !

Souvent, lorsque le soir de ses lueurs mourantes Dorait de l'Ottawa les ondes murmurantes, Au-dessus des flots noirs, sur le coteau penchant, On l'aurait vu, debout comme une sentinelle, Regarder le soleil couchant.

Alors le bruit des eaux brisant sur les écueils, Les murmures du vent dans les grands pins sombres, La chanson des oiseaux, la plainte des bois sourds, Tout ce concert conquis de rumeurs inconnues Qui s'élevait, la nuit, de l'onde et des ramées, Tout lui parlait des anciens jours.

Ouvrant au souvenir l'essor de ses pensées, Ce débris glorieux de nos grandeurs passées, Géant d'une autre époque oublié parmi nous, Comme il vous écartait de sa hauteur sereine, Colosses d'aujourd'hui, tourbe contemporaine Qui n'allez pas à ses genoux !

Ressemblable à ces hauts pics dont les cimes neigeuses, Emergent au-dessus des zones orangées, Dressant dans le ciel par leurs altères splendeurs, Des brouillards et des bruits du présent dégageés, Son âme s'élevait, radieuse, et plongeait Dans de célestes profondeurs !

Gloire, succès, revers, douleurs, luttés sans trêve, Tout un monde endormi s'éveillait dans son rêve ; Il lui semblait entendre, au milieu des rumeurs, Appel désespéré d'un peuple qui s'effure, Son grand nom résonner, ainsi qu'une fanfare, Au-dessus d'immenses clameurs.

Mystérieux échos du passé ! les rafales Lui jetaient comme un bruit de marches triomphales ; Puis son œil s'allumait d'une étrange clarté ; Aux éclats de la poudre, au son de la trompette, Il avait entendu claquer dans la tempête Le drapeau de la liberté !

Il regardait passer, dans un songe extatique, Tous ces héros d'un jour sortis d'un moule antique, Immortelle phalange au courage invaincu, Qu'il commandait jadis ; et, la main sur l'histoire, Il comptait en pleurant les compagnons de gloire Auxquels il avait survécu.

Puis la scène changeait : — Insondable mystère Qui fait presque toujours succéder, sur la terre, Aux triomphes d'hier, les revers d'aujourd'hui ! — Sur des débris fumants, gémissante et meurtrie, Comme un spectre livide, il voyait la Patrie, Pâle, se dresser devant lui !

Puis les longs jours d'exil ; puis les regrets sans nombre, Les rêves envolés, l'espérance qui sombre, Les chagrins du vaincu, la morgue des vainqueurs, La trahison, l'oubli, l'âge, la solitude ; Enfin, l'inévitable écueil, l'ingratitude, Où se heurtent tous les grands cœurs !

Et pourtant — ô chaos de la pensée humaine ! — Ce génie, héritier de quelque ombre romaine, Avait encore en lui des éblouissements ; Par moments, son regard se remplissait d'aurore ; Et, penché sur la tombe, il méditait encore De sublimes enfantements !

Vain hérosisme ! Un soir, la mort, la mort brutale, Vint le toucher au front de sa marque fatale ; Vaincu par l'âge, hélas ! ce mal sans guérison, Il voulut voir encore, assis à sa fenêtre, Pour la dernière fois, plonger et disparaître L'étoile du jour à l'horizon.

Le spectacle fut grand, la scène saisissante ! Des derniers feux du soir la lueur palissante Éclairait du vieillard l'auguste majesté ; Et, dans un nimbe d'or, éclat mystérieuse, L'on eût dit que déjà sa tête glorieuse Rayonnait d'immortalité !

Longtemps il contempla la lumière expirante ; Et ceux qui purent voir sa figure mourante, Que le reflet vermeil de l'Occident baignait, Crurent — dernier verset d'un immortel poème — Voir ce soleil couchant dire un adieu suprême A cet astre qui s'éteignait !

Ce n'était pas la mort, c'était l'apothéose !... Maintenant parlons bas ; il est là qui repose Au détour du sentier si sauvage et si beau Qu'il aimait tant, le soir, à gravir en silence ; Et les grands ormes verts que la brise balance Sompirent seuls sur son tombeau !

Passants qui visitez cet endroit solitaire, Inclinez-vous ! c'est plus qu'un puissant de la terre, C'est presque un siècle entier qui dort là ! car celui Qui mit sur Papineau la dalle mortuaire Avait enveloppé dans le même suaire Tout un passé avec lui !

Il fut toute une époque ; et longtemps notre race N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse, Combats-nous donc devant ce preux des jours anciens ! S'il ne partagent point nos croyances augustes, N'oublions pas qu'il fut juste parmi les justes, Et le plus grand parmi les saints !

LOUIS-H. FRÉCHETTE.

Québec, 1er janvier 1877

LE SORCIER DE MONT GRANIER

PREMIERE PARTIE

L'ÉBOULEMENT DU MONT GRANIER

L'orgie était au comble ; aucune lyre humaine Ne dirait le chaos de cette autre géhenne ; C'étaient des cris, des chants, de rires confondus, ALFRED PUGET.

VI

OU JACQUES DE BONNIVARD COMMENCE A AVOIR PEUR

Le lendemain, vers dix heures du soir, après s'être arrêté un jour à Chignin, le comte de Mainvilliers et Maxilley rentrèrent au monastère. Le premier se rendit immédiatement à la chambre qui précédait le cabinet où il avait renfermé Baldoph.

Le Maure, couché devant la porte, dormait d'un sommeil profond.

Aloys l'éveilla. Il pénétra dans le cabinet. On sait quelle surprise l'y attendait.

Ce fut avec une fureur concentrée qu'il lut le billet déposé sur le bahut encore entr'ouvert.

— Il ne faut rien laisser des ailes au diable ! s'écria-t-il d'un ton plein de rage. Ah ! triple sot que je suis ! n'eût-il pas mieux valu... ?

Il s'interrompit, ses yeux s'ouvrirent tout grands, son visage devint livide, ses mains se crispèrent ; il se retint au fauteuil pour ne pas tomber.

Il venait de constater que les précieux parchemins cachés dans le bahut avaient disparu.

— Allons ! murmura-t-il quand il fut un peu remis, ce jeune homme emporte avec lui sa vengeance !

Sa voix prit un accent de désespoir :

— Le temps est venu de jouer la dernière partie, continua-t-il. A la cour, on me méprise ; ici, l'on me hait ! Mes richesses ont été dévorées et le trésor du monastère est si bien enfoui que je ne sais où le trouver. Ce soir, je consulterai Satan : il me faut les trésors d'abord, puis les papiers que je me suis laissé prendre. Je songerai ensuite à faire disparaître les hommes !

Il reprit son sang-froid et porta son sifflet à ses lèvres.

A ce signal, Gorre et Cessoles, qui se trouvaient dans la salle voisine, accoururent.

— Baldoph s'est enfui, dit Mainvilliers avec calme. Cessoles, donnez l'ordre à Jean des Avanchers de courir à bride abattue dans la direction de Grenoble : le drôle a dû partir de ce côté.

Cessoles sortit aussitôt.

— Par où diable est-il passé, cet enfant ? dit René de Gorre.

Aloys lui lança un regard soupçonneux.

— Il a dû sauter par la fenêtre, répliqua-t-il, car voici ma corde arabe, la seule qui fut ici. Comment ne s'est-il pas brisé sur les roches ? Le pire, c'est qu'il s'est emparé de papiers dont la perte... de papiers très-importants.

Il tendit au jeune seigneur le billet écrit par dom Valérius.

— J'ai trouvé ce parchemin dans le bahut, dit-il. Baldoph ne sait point écrire. Quelque moine lui a prêté assistance... Que je découvre cet homme ! il expiera par un affreux supplice... Mais à quoi bon menacer l'ennemi qu'on ne tient pas !

Urie de Cessoles entra dans la tourelle.

— C'est fait ! dit-il.

— Bien ! préparez-vous maintenant pour la cérémonie dont je vous ai parlé, messieurs. Allez revêtir vos armures de guerre... Bannissez toute crainte : ma puissance est sans bornes. L'enfer obéit à ma voix. Je saurai vous protéger.

Quand ils furent sortis, Mainvilliers siffla. Un Maure souleva la portière.

— Sidi-bel-Abbès, lui dit son maître, va chercher tes frères ; armez-vous de torches. N'oubliez point que vous devez être, ce soir, sourds, aveugles et muets.

Sidi-bel-Abbès se prosterna aux pieds de son maître, puis il se releva et se retira. Haroun-Bel-Adel, s'étant dépouillé de la plupart de ses vêtements, ouvrit la partie inférieure du bahut dont Baldoph avait fracturé la partie supérieure.

Il en tira trois vases d'or, enrichis de pierres, un réchaud d'argent, un petit fagot de bois de senteur et deux flacons remplis, l'un de vin, l'autre d'huile. Il saisit une corne de verre et y versa le vin ; il prit avec une spatule, dans les vases d'or, une matière grasseuse, verte dans l'un, blanche et noire dans les autres, et délaya avec l'huile ces matières sur un plat d'argent qu'il posa sur le réchaud, chargé de bois de senteur et qu'il alluma.

Cette mixture arriva rapidement au degré de chaleur voulu, et Haroun s'en oignit le front, la poitrine, les pieds et les mains.

Puis, tout en murmurant des paroles cabalistiques, il se revêtit de riches vêtements ; ce fut d'abord une chemise d'étoffe de soie rouge, brodée de fils d'or, puis une robe de laine jaune qu'il serra à la taille avec une cordelière d'argent, et enfin une simarre de velours noir constellée d'étoiles d'argent, doublée et bordée d'hermine. Il couvrit ses cheveux d'un voile écarlate, se fit autour du front par un cercle

d'or, passa au doigt index de sa main gauche un anneau de fer, et suspendit à son cou un collier formé de signes hiéroglyphiques, en pierres de diverses couleurs.

Dès qu'il fut habillé, il ouvrit la porte et appela Arthur de Chêne, qui l'attendait, sur ses ordres.

— Monsieur de Chêne, dit le renégat, prenez les clefs du moustier : fermez toutes les portes à double tour ; que les religieux ne puissent quitter leurs cellules. Vous placerez des sentinelles à toutes les issues. Vous vous rendrez ensuite à l'église, et vous sonnerez les cloches jusqu'à une heure du matin.

— Ah ! l'épouvante me tient à la gorge !... — Le soldat Pontfèvre vous accompagnera.

A ce moment René de Gorre et Cessoles entrèrent. Ils portaient corselet, gorgerin, brassards et jambards d'acier damasquiné ; ils avaient en tête le heaume empanaché ; ils étaient armés, l'un, du fléau, l'autre, du flammard.

Derrière eux venaient deux jeunes gens, pâles et maigres, les mains liées derrière le dos et vêtus de longues robes blanches ; dix hallebardiers et six Maures tenant des torches à la main les suivaient.

— Il est l'heure, dit Mainvilliers, marchons, messieurs !

Deux Maures s'avancèrent, précédant Jean le Tamellier et Jacques Mezel. Le magicien, ayant à sa droite et à sa gauche les deux chevaliers, venait ensuite. Les quatre autres esclaves fermaient la marche.

Le cortège traversa le monastère dans toute sa longueur ; Jacques de Bonnivard, qui l'attendait dans la salle capitulaire, vint droit à Mainvilliers, lui serra la main sans mot dire, prit place à ses côtés.

Cinq minutes plus tard, toute la troupe arrivait à la porte du cimetière du monastère.

De tous ces gens-là, Mainvilliers seul et ses Maures étaient impassibles ; Jacques Mezel causait à voix basse avec son malheureux compagnon. Ils avançaient machinalement tous les deux, tremblants de froid et de peur ; Bonnivard frissonnait. Le cynique de Gorre et le grossier Cessoles tressaillaient à chaque instant.

Le temps était froid, mais serein ; la nuit, obscure ; la lune se cachait derrière les montagnes ; sa présence n'était dénoncée que par une auréole lumineuse qui l'entourait et blanchissait une partie du ciel. Aucun souffle de vent n'agitait les airs.

Le calme et le silence régnaient partout.

Le cimetière était un vaste champ situé, partie sur le plateau, partie sur la pente de la colline. Nos héros, après avoir pénétré dans cet enclos funèbre, passèrent devant une chapelle bâtie tout récemment en l'honneur de saint André.

A quelques mètres de l'abside, et sur la ligne extrême qui séparait le plateau du penchant de la colline, s'élevait un monument grandiose.

Un énorme bloc de pierre blanche en formait le socle et soutenait un sarcophage de marbre, orné, aux quatre coins, de statues voilées. Sur le sarcophage était étendue l'effigie d'un chevalier revêtu de son armure, avec la couronne comtale sur son casque, la main gauche appuyée sur son épée, la droite soutenant un crucifix sur sa poitrine ; ses pieds s'appuyaient sur un lion, emblème de la force. Derrière lui, un ange, aux ailes déployées, soutenait une croix.

Sur le sarcophage, on lisait l'inscription suivante, gravée en creux :

CY GIST

DANS LE REPOS DU SEIGNEUR,

NOBLE JACQUES DE MONTMAYEUR,

OBITU ANNO J. C.

1229

PIEZ POUR LUY.

Un large espace vide s'étendait devant le tombeau. A droite, trois tombes étaient placées l'une à côté de l'autre et sur la même ligne. La terre qui les couvrait n'était point encore tassée ; aucune croix ne les protégeait de son ombre.

— C'est ici, dit à voix basse Mainvilliers.

Ses compagnons tressaillèrent.

Les Maures se rangèrent et formèrent un demi-cercle. L'un d'eux portait un coffret qu'il remit à Mainvilliers ; celui-ci l'ouvrit, en tira d'abord un tapis blanc, sur lequel étaient brodés les douze signes du zodiaque. Sur cette nappe, il plaça une tête de mort, un manuscrit roulé dans un étui d'or niellé, une lampe sépulcrale et une clepsydre dans laquelle le sable était remplacé par de la poussière humaine.

Il ordonna à Bonnivard, à René et à Cessoles de s'agenouiller, puis il commença ses incantations. S'étant tourné du côté de l'occident, il récita à voix basse quelques phrases en langue sarasine. Puis il disposa le crâne, la clepsydre, la lanterne et le manuscrit en forme de croix, en commençant par la poitrine.

Il tira ensuite du coffre un petit réchaud d'argent de forme triangulaire, qu'il plaça au centre même de la nappe zodiacale, y jeta un peu de résine, de la gomme d'aragante, du bois de cèdre, de la térébenthine et des feuilles de laurier desséchées ; il y mit ensuite le feu et plaça au-dessus une coupe d'airain dans laquelle étaient mélangés du sang de crapaud, de la cervelle de vipère, de l'ambre gris pulvérisé, des feuilles de belladone et une pinte d'eau pure.

Tandis que ce mélange bouillait, il se jeta à genoux et se prosterna la face contre terre.

Après avoir passé près de trente minutes dans cette posture, il se releva, porta son regard autour de lui, et subitement, fit un geste significatif.

Deux Maures se jetèrent à l'improviste sur Jean le Tamellier, le couchèrent sur le sol et le baillonnèrent. Mainvilliers dit un mot. Bonnivard approcha, et planta sa dague dans la gorge du pauvre enfant.

Le sang jaillit, et coula du côté du réchaud, formant une étroite rigole, d'un rouge sombre.

— Quand les veines seront presque taries, recueillez les dernières gouttes du sang dans ce récipient, dit Mainvilliers en jetant au bourreau une tasse d'agate, ornée d'or.

Jean le Tamellier n'avait pas poussé un soupir.

Jacques Mezel, l'autre prisonnier, considérait cette horrible scène d'un œil hagard, et semblait n'avoir plus conscience de ce qui se passait devant lui.

La mixture contenue dans le vase d'airain écuma ; des vapeurs nauséabondes s'en exhalèrent.

La lune montrait, derrière la montagne, les deux pointes extrêmes de son croissant, et le Granier ressemblait à un taureau titanesque accroupi sur le sol, et dont la tête penchée eût été couronnée de deux cornes d'opale.

La rouge lumière des torches ruisselait en nappes empourprées sur les armures des chevaliers, projetait des rayons fauves sur le cercle d'or qui couronnait la tête du Sarasin, et faisait une auréole sanglante du voile d'écarlate qui se drapait autour du visage basané d'Haroun.

Sur la tombe de Montmayeur, le jeu des lumières dessinait des ombres fantastiques ; le marbre blanc reluisait, et les statues semblaient s'animer étrangement. La cloche sonnait à toute volée, troublant seule, de ses tintements funèbres, le silence majestueux de la nuit. Bonnivard avait peur. Ses cheveux se hérissaient sur son front mouillé d'une sueur glacée ; ses paupières s'abaissaient malgré lui sur ses yeux ; il frémissait d'horreur, il tremblait d'épouvante.

Les mains du magicien s'étendirent... Son visage prit une expression terrible, et de ses lèvres s'échappèrent, à mots pressés, l'invocation suivante, tandis que Bonnivard traçait autour de lui le pentacle, cercle magique où le sorcier se trouvait comme dans un asile inviolable :

— « Moi, Haroun-ben-Adel, de la tribu des Afri-Malicks, de la nation sarasine—nommé parmi les chrétiens Aloys, comte de Mainvilliers, je t'adjure, Bêlzebuth, empereur de toutes les régions diaboliques, de m'apparaître à l'instant sous une forme humaine, ou de déléguer, en ton lieu et place, suivant mon pacte conclu avec toi, l'un des sept rois de l'empire infernal, l'esprit nommé Byleth. Je t'en adjure au nom de mon pacte et au nom de l'être qui est, Adouay, Tetragrammation, Jéhova, Otheos, Athanatos, Iselyros, Sadai, Ely ! — *Yai, Bêlzebuth ! Yai, Bêlzebuth ! Yai, Bêlzebuth !* »

Mainvilliers jeta auprès de lui deux pièces d'or, une pièce d'argent et un morceau de pain, et recommença, jusqu'à trois fois, la conjuration que nous venons de rapporter.

Il saisit ensuite sa baguette, traça, trois fois autour de lui, trois cercles qui apparurent en lignes phosphorescentes sur le sol, et continua d'une voix sombre :

— *Rebut universalia qui respicis in inferno...*

Un nouveau cercle apparut sur la terre :

— *Invocatur nomen tuum Bêlzebuth !*

— *Complectur te nostrum...*

— *Fiat voluntas mea !...*

D'un geste violent, il brisa sa baguette en trois morceaux.

Une clameur d'effroi s'échappa de toutes les poitrines...

La vapeur qui s'élevait au-dessus de la coupe d'airain s'était condensée et avait sensiblement pris une forme humaine. Dès que le magicien eut achevé son évocation, cette ombre se revêtit de formes plus palpables, et une étrange apparition surgit au milieu du cercle.

C'était un nain, haut de deux pieds à peine. Ses jambes grêles supportaient un buste d'une grosseur disproportionnée ; son abdomen proéminent formait comme une besace sur la partie antérieure et inférieure du tronc ; ses épaules, larges, carrées, aplaties, saillaient en avant, rétrécissant la poitrine ; le cou, noueux, était si court, que la tête semblait n'avoir d'autre base que le dos.

La tête, énorme, était couronnée d'une forêt de cheveux roux, dont les mèches enroulées caichaient à demi des orilles largement évasées. Le nez, recourbé en bec d'oiseau de proie, s'abaissait devant une bouche lippe ; les yeux, injectés de sang, chassieux, torves, reluisaient comme deux charbons ardents.

Cet être difforme dit à Mainvilliers, d'une voix aigre, perçante, aigre :

— « Je suis Byleth, que veux-tu ? »

Mainvilliers répartit d'un ton d'autorité :

— « Je veux trois choses.

— Explique-toi promptement, mon vieux compère ; j'ai trois minutes à te donner. Satan m'attend, je suis pressé.

Mainvilliers se recueillit un instant.

— Premièrement, dit-il, je veux connaître le lieu où sont amassés les trésors enfouis par les Burgondes dans les environs du monastère.

Le nain sourit hid-usement.

— Tu le verras après-demain, dit-il.

(1) Les paroles que nous mettons entre guillemets sont celles de la formule textuelle dont se servent les sorciers pour appeler le démon.